

Le culte de la performance

Lecture d'Alain Ehrenberg

par Richard Robert



Alain Ehrenberg

Le sociologue Alain Ehrenberg fait le jour sur ce que l'on pourrait nommer l'envers de l'individualisme contemporain. *Le Culte de la performance* (1991), *L'Individu incertain* (1995) et *La Fatigue d'être soi* (1998) interrogent les évolutions des normes qui régissent la vie publique et la vie privée, en mettant en évidence les pathologies individuelles et sociales qu'elles contribuent à produire. Aux névroses caractéristiques de la société victorienne, où l'individu se heurtait à de nombreux interdictions et tabous, a succédé la dépression comme maladie emblématique d'un univers contemporain qui n'interdit plus, mais prétend au contraire libérer les possibilités de chacun. Ce qui se révèle source d'angoisse. Le sport est l'un des espaces sociaux où se lit le mieux ce nouvel impératif de performance, d'épanouissement et de bonheur.

Les années 1980 ont été marquées par la percée sur la scène publique de figures de battants, d'entrepreneurs, d'aventuriers, de sportifs, autour desquels s'est institué un imaginaire de la performance qui est devenu l'horizon de l'époque. Alain Ehrenberg observe avec acuité trois déplacements qui attestent cette évolution : la promotion de la consommation, celle de l'entrepreneuriat, mais aussi la façon dont les champions sportifs, longtemps associés dans l'espace public à des formes d'arriération populaire, sont devenus des symboles d'excellence sociale. L'institution d'un « *culte de la performance* » passe ainsi par « *de nouvelles mythologies permettant à chacun de s'adapter à une transformation majeure : le déclin de la discipline au profit de l'autonomie. Épanouissement personnel et initiative individuelle sont les deux facettes de cette nouvelle règle du jeu social.* »

L'individu contemporain se construit ainsi en référence à des idéaux marqués par la mobilité, l'énergie, la performance. L'autonomie qu'on exige de lui dans le domaine public (sur le marché du travail par exemple, où il est incité à se « prendre en main ») prend ses appuis dans le domaine privé : dans les deux domaines, confronté à un univers mouvant, morcelé, à des liens incertains, on ne lui demande plus d'obéir aux règles mais de construire sa réussite sur des ressources à développer : savoir communiquer, négocier, se motiver, gérer son temps. L'individu se voit ainsi enjoint de se produire lui-même. La simple normalité ne saurait suffire, elle garantit au mieux une chute plus lente : il s'agit d'être dynamique.

La performance sportive apparaît ainsi comme l'un des horizons imaginaires de ce monde où la conformité ne suffit pas et où pour survivre (professionnellement, amoureuxment) il faut « se dépasser » et donner le meilleur de soi-même. À l'individu qui se contentait de tenir sa place, se substitue l'idéal d'un « *individu-trajectoire à la conquête de son identité personnelle et de sa réussite sociale, sommé de se dépasser dans une aventure entrepreneuriale* ».

Le revers de ce modèle est évidemment la fragilisation des personnes, tendues « *entre conquête et souffrance* » et toujours menacées de ne pas faire assez. C'est ce que suggère l'évolution de la notion psychiatrique de dépression, avec le passage de pathologies caractérisées par le conflit entre désirs et morale à une dépression traduisant un manque d'énergie et de désir. Manque auquel seront données des réponses pharmaceutiques, des simples vitamines aux traitements plus lourds.

Là encore, l'univers du sport apparaît comme un miroir grossissant de ces évolutions sociétales. La diffusion généralisée de techniques d'action sur soi au travers des drogues et des psychotropes apparaît ainsi comme un symptôme supplémentaire des troubles de la capacité à agir. Chacun est appelé à s'appuyer sur lui-même pour construire sa vie, l'inventer, lui donner un sens... Mais la mise en œuvre de cet idéal d'autonomie - issu des Lumières et fondateur de la

culture moderne - se révèle douloureuse. Les élites et les artistes furent les premiers à se construire autour de cette « *obligation d'incertitude* » et de mouvement. Mais ce mode d'existence est aujourd'hui celui de tout le monde, définissant aussi bien la bohème chic que la galère. Partout l'expérience, l'authenticité, la subjectivité, la communication avec soi et avec l'autre sont érigées en valeurs centrales, « *qu'il s'agisse de trouver Dieu ou un emploi* ». Des questions qui relevaient jadis de l'action collective sont désormais prises en charge par les individus. Cette liberté est un poids qui peut se révéler écrasant.

Alain Ehrenberg, à la suite du sociologue anglais Anthony Giddens, met en relation cette évolution avec le caractère égalitaire de la culture moderne : « *Tous peuvent, a priori, entrer en compétition avec tous* ». Mais cette égalité idéale se heurte à la réalité des inégalités et de la résilience des hiérarchies sociales.

Le sport vient offrir une résolution symbolique à cette contradiction, en mettant en scène le triomphe d'un individu qui va sortir de l'anonymat par sa valeur et ses efforts. N'importe qui peut devenir quelqu'un. Au modèle d'action privilégié par l'imaginaire de la performance, le sport offre ainsi un modèle de justice (la compétition). Ehrenberg parle d'une « *illusion réaliste* », dont la fonction est de résoudre un des dilemmes centraux de la condition démocratique : cette tension jamais résolue entre égalité de principe et inégalité de fait. La compétition sportive dénoue cette tension.

D'où la popularité du sport ! Il parvient à réaliser dans l'ordre symbolique ce que le politique échoue à faire advenir dans le réel : la prise de l'individu sur son destin, la réussite d'un anonyme qui réalise la promesse faite à tous, et qui est, enfin, « à la hauteur ». C'est de cette fiction réelle que le spectacle nous est donné : réalité de la compétition, qui vient donner corps à ce que nous vivons, fiction de la réussite qui parachèverait et accomplirait la quête impossible de la valeur et de l'identité personnelle, promises à tous.